Oki Tân'si Kii-te-daas a
Kwei Yowtz Tu ough qua no d
Wâciye Klahowya

M. Tom Hukari, spécialiste du salish à l'Université de Victoria, agit comme directeur intérimaire d'un projet quinquennal financé par le Conseil de recherches en sciences humaines visant la revitalisation linguistique au sein des groupes des Premières nations qui vivent le long de la côte de la Colombie-Britannique.

« Il faut définir le contexte qui saura permettre la réussite de l'apprentissage linguistique; voilà notre défi », souligne M. Hukari, dont le programme vise notamment à enseigner aux jeunes Autochtones à filmer les aînés pour recueillir des données linguistiques.

Selon Mme Mary Jane Norris, gestionnaire de la recherche à la Direction générale des affaires autochtones de Patrimoine canadien, de nombreux facteurs influencent la transmission de la langue maternelle. « C'est à la fois la collectivité, l'éducation et la famille. L'isolement est un obstacle insurmontable. »

De l'avis de Mme Pamela Shaw, gestionnaire du service de liaison de la Direction générale des affaires autochtones de Patrimoine canadien, les politiques et mesures législatives peuvent contribuer à la protection des langues autochtones. Elle affirme que des lois axées sur la préservation permettraient d'intensifier le soutien accordé par le gouvernement en faveur des programmes linguistiques et contribueraient à la promotion des langues autochtones, y compris au sein des collectivités des Premières nations.

« Il n'est pas uniquement question d'une langue qui disparaît, signale-t-elle. Il s'agit aussi d'un moyen de transmettre un système de croyances, d'élever des enfants et de préserver la culture. »

Pour obtenir des précisions sur la préservation des langues autochtones, consultez le site du Woodland Cultural Centre (www.woodland-centre.on.ca) et celui de la Direction générale des affaires autochtones de Patrimoine canadien (www.pch.gc.ca/progs/pa-app).

De la préservation du mode de vie nordique

Entre le territoire circumpolaire des Inuits du Canada et les villes de l'Amérique du Nord et de l'Europe, il y a des distances qu'un géographe ne peut mesurer.

Nulle part cette affirmation n'est-elle aussi évidente que dans la pratique de la chasse ancestrale dans le Nord du Canada, particulièrement la chasse au phoque et à la baleine. Cette pratique se poursuit, malgré les pressions internationales parfois considérables dont elle fait l'objet.

Au nombre des raisons qui motivent ces pressions, il y a les préoccupations modérées concernant la conservation d'espèces comme la baleine à bosse et les réactions purement émotives à l'exploitation commerciale des phoques. D'un côté, il y a des vedettes de cinéma qui condamnent la récolte de mammifères marins. De l'autre côté, il y a les gens qui vivent de cette récolte — et dont la culture demeure vivante grâce à elle.

« Nous apprenons et montrons à nos enfants comment survivre sur le territoire, déclare M. Ben Kovic, directeur et président du Conseil de gestion des ressources fauniques du Nunavut à Iqaluit. Cela fait partie de notre éducation et de notre vie spirituelle. »

Le mode de subsistance des Autochtones est protégé par le gouvernement fédéral de notre pays, explique M. Brian Wong, agent des programmes pour la gestion des ressources à Pêches et Océans Canada à Ottawa. « Le Canada, surtout sur la scène internationale, a décidé de faire reconnaître les droits des Inuits issus de traités et d'agir en conséquence. »

Ces droits stipulent que les Autochtones peuvent continuer à chasser, à trapper et à pêcher, sauf lorsque la conservation, la sécurité publique et la santé publique sont en jeu.

Les organismes canadiens de la conservation appuient massivement l'utilisation traditionnelle de la faune par les Autochtones — parfois même à l'encontre de leurs propres organisations internationales.

« Nous travaillons étroitement avec les collectivités inuites, surtout au Nunavut, déclare Mme Susan Sang, biologiste et cadre supérieure à la section de la conservation de l'Arctique du Fonds mondial pour la nature (Canada) à Toronto. « Les chasseurs autochtones respectent la faune. Ils se soucient réellement de sa conservation. Ils utilisent toutes les parties du phoque. Rien n'est perdu, vraiment rien. »

Mme Aayu Peter d'Iqaluit pourra en témoigner. Elle a grandi avec des chasseurs de phoques, et ses cinq enfants ont appris à chasser. Pendant qu'elle étudie le droit, elle gagne sa vie en confectionnant des vêtements en peau de phoque.

« Nous chassons par nécessité, que cela plaise ou non au reste du monde, précise Mme Peter, qui veut travailler dans le domaine du droit international afin que sa collectivité se fasse mieux entendre. C'est indispensable pour notre culture. Nous devons faire valoir nos droits. »

photo : avec la permission d'AINC

Apprêt des peaux de phoques : Les moyens de subsistance font partie intégrante de la vie culturelle et spirituelle.

Pour en savoir davantage sur la subsistance dans le Nord, consultez les sites Web de Pêches et Océans Canada (www.dfo-mpo.gc.ca), d'Inuit Tapiriit Kanatami (www.itk.ca) et du Conseil de gestion des ressources fauniques du Nunavut (www.nwmb.com).